

AURELIA KLIMKIEWICZ

Université de Montréal

QUE SIGNIFIE LA LIBERTÉ EN TRADUCTION LITTÉRAIRE ? ENTRE LE PRODUIT, LE PROCESSUS, L'ACTIVITÉ ET LA RÉFLEXION CRITIQUE

Abstract. Klimkiewicz Aurelia, *Que signifie la liberté en traduction littéraire ? Entre le produit, le processus, l'activité et la réflexion critique* [Freedom in literary translation and its meaning : translation as product, process, social activity or critical perspective]. *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXV: 2008, pp. 187-198. ISBN 978-83-232190-1-9. ISSN 0137-2475.

Traditionally, literary translation was discussed in terms of form and content dichotomy. Yet when we take a closer look, translation is a complex phenomenon inscribed in a particular social and cultural space. In this article we investigate translation from three different perspectives: linguistic, social, and hermeneutical. The first focuses on the interlinguistic transfer, the second on the society that regulates professional behavior, while the last approach gives insight into the translator's subjectivity able to question the social order and defend transgressive practices of translation.

Voici la phrase qui résumerait facilement l'objet de notre propos : La traduction de la littérature contribue à l'enrichissement de la culture. Il s'agit, bien entendu, autant de la culture locale, celle qui accueille le texte étranger, que celle qui démultiplie des échanges à l'échelle mondiale entre différents contextes, langues, cultures et littératures, selon les rencontres les plus imprévisibles et parfois les plus minimes. Autrement, la traduction ouvre les frontières nationales à la création étrangère, tout en élargissant la littérature mondiale. Mais en réalité, son rôle est beaucoup plus complexe et ses enjeux dépassent de loin un simple échange littéraire : elle peut assumer plusieurs fonctions selon le projet de traduction, selon l'époque, la situation politique ou les discours ambiants dans la culture d'arrivée, ou encore, selon la perspective subjective ou l'opinion personnelle que le traducteur défend par le biais de son travail.

En remontant aussi loin qu'à Cicéron, Horace et saint Jérôme, à Dolet, Amyot, Luther jusqu'à Larbaud – si l'on se limite à ces quelques traducteurs qui ont marqué l'histoire de la traduction en Occident – il est question de soulever le problème de

fidélité entre le mot et le sens. Le penchant général pour le sens crée en effet un débat qui se poursuit à travers les siècles, tout en forgeant une continuité, une « tradition-de-la-traduction » – selon la formule de Berman – dont nous sommes toujours des héritiers à l'aube du XXI^e siècle.

C'est justement cette appartenance à la tradition centrée sur la dichotomie et le penchant pour le sens qui rend difficile toute tentative de renouveler le discours sur la traduction, de l'inscrire ailleurs, dans un autre lieu :

La pensée dualiste en traduction est un sentier battu où pollulent les oppositions binaires : fidélité aux mots/fidélité au sens ; fidélité à l'auteur/fidélité aux lecteurs ; traduction littérale/traduction libre ; équivalence formelle/équivalence dynamique ; traduction sémantique/traduction communicative, sourcier/cibliste ; traduction ethnocentrique/traduction dépay-sante. Et la liste est encore longue¹.

Loin de résoudre cette dichotomie, nous proposons d'aborder la traduction de la littérature selon trois axes. D'abord, il sera question de **l'axe linguistique** à portée surtout pédagogique, servant à résoudre des problèmes directement liés au transfert interlinguistique et à améliorer le travail du traducteur, en lui expliquant une démarche traductive efficace. Cet axe est double puisqu'il reflète la distinction saussurienne entre la langue et la parole. Il s'agit d'un côté du comparatisme de Vinay et Darbelnet (langue) et de l'autre, de l'école interprétative de Seleskovitch et Lederer (parole ou théorie du sens).

Le deuxième axe, centrée sur **l'inscription sociale** de la traduction, est de nature descriptive. C'est la théorie du polysystème qui permet de décrire et de comprendre le passage du texte traduit vers la société cible, son insertion dans le système littéraire local. On parlera ici d'un déplacement méthodologique qui s'opère à plusieurs niveaux : au lieu d'étudier l'auteur, il est question du récepteur ; au lieu de poser le problème de l'original, il est question des stratégies de traduction ; au lieu de parler des textes traduits en général, il est question des traductions réellement produites et publiées. *Grosso modo*, les enjeux théoriques ne concernent plus la production d'un texte mais plutôt sa réception.

En dernier lieu, **l'axe herméneutique** sert à inscrire la traduction dans une réflexion plus abstraite qui met au centre le sujet traduisant (Berman) en tant qu'individu ayant ses propres valeurs et opinions à défendre ou à mettre en vigueur dans le travail. Inspirée de l'herméneutique moderne (Schleiermacher, Gadamer et Ricœur), cette approche valorise également une autre présence : l'autre, l'étranger, convié à un dialogue, à un face-à-face, à une rencontre qui remet en question des vérités toutes faites, qui interroge l'état des choses, qui met en doute la tradition et les goûts du public récepteur. La traduction féministe en est certainement l'exemple le plus frappant : elle accorde une grande liberté à la femme qui traduit en lui permettant d'exprimer ses sentiments, ses valeurs et ses opinions.

¹ Delisle dans « L'évaluation des traductions par l'historien », *Meta*, 2001, vol. 2, p. 209-226.

L'AXE LINGUISTIQUE

LANGUE

En quête d'objectivité, les sciences humaines adoptent dès la deuxième moitié du XX^e siècle l'idée du système comme modèle épistémologique : structures linguistiques (Saussure), structures narratives (Greimas), structures mythologiques (Lévi-Strauss), littéraires (Roland Barthes), de l'inconscient (Lacan) n'en sont que quelques exemples les plus connus.

Du côté linguistique, on étudie la langue comme un système clos à plusieurs niveaux – phonologique, morphologique, lexical, syntaxique et sémantique – et cela dans le but de restituer un ensemble significatif, producteur du sens. En études littéraires, puisqu'il s'agit d'une méthode dite clinique, c'est-à-dire faisant l'abstraction de la vie de l'auteur, de ses autres créations, du contexte historique dans lequel il a vécu et créé, la composante linguistique acquiert une importance primordiale. Le sens du texte, de la mise en récit par le biais des signes linguistiques, est décodé de manière objective au moment où les procédés littéraires sont identifiés, classés et interprétés en fonction d'un tout textuel parfaitement cohérent.

En traduction, c'est le comparatisme qui se sert des acquisitions de la linguistique structurale pour mieux expliquer le transfert interlinguistique. Au Québec, Vinet et Darbelnet publient l'ouvrage bien connu *La stylistique comparée du français et de l'anglais* qui explique les spécificités de ces deux langues, la façon avec laquelle elles font le découpage de la réalité. Si le passage d'une langue A à une langue B reste possible malgré l'asymétrie des langues mises en contact, c'est parce qu'elles sont capables d'exprimer la même réalité X, chacune le faisant, bien entendu, selon ses propres lois linguistiques qui sont issues d'un long processus de socialisation des usagers appartenant à un même espace social, culturel et linguistique.

Bien qu'il s'agisse d'un fondement théorique assez rudimentaire et simpliste, l'ouvrage en question est digne d'intérêt ne serait-ce qu'à cause d'une perception de la traduction qui s'en dégage. D'abord, en mettant en relief les divergences plutôt que les similarités pour mieux séparer les univers linguistiques, cette méthode permet d'établir la comparaison entre deux lexiques distincts, deux morphologies, ainsi que deux univers littéraires, historiques et géographiques. Il s'agit donc d'une analyse empirique, d'une observation directe, qui aboutit à une classification des faits linguistiques incontournables lors d'un transfert interlinguistique.

En identifiant les difficultés de traduction et en les systématisant, les auteurs ont visé à la fois l'amélioration de la pratique traductive et une meilleure compréhension de la langue maternelle, de sa structure et de sa spécificité, mises à l'évidence à la rencontre d'une langue étrangère. En fin de compte, le but de cette méthode est d'améliorer le style, le support formel du texte, tout en évitant certaines catégories d'erreurs de traduction.

Bien que cette méthode soit productive dans la formation du traducteur, le mentalisme qui s'en dégage rend le processus lui-même très statique, laissant peu de liberté au traducteur, à sa créativité et à son innovation. De plus, il s'agit d'une vision clairement ethnocentrique de la traduction qui valorise avant tout les normes linguistiques de la langue cible et les formules figées qui en font partie. Et puisque c'est la langue qui parle, c'est elle qui impose quoi dire et comment dire, laissant de côté le traducteur lui-même qui accomplit le transfert. En traduction littéraire, la méthode s'avère limitée d'autant plus qu'il n'est question que de la langue standard, alors que le texte littéraire contemporain introduit de plus en plus fréquemment les sociolectes et les idiolectes, sans parler des textes bilingues ou ceux qui mettent en scène l'espace narratif multilingue.

Au-delà de l'ethnocentrisme critiqué par Berman en tant que traduction non éthique, l'équivalent lui-même perçu comme un simple changement de l'image (Signifiant) laissant intacte la réalité (Signifié) pose problème du point de vue de la réflexion théorique. Cela présuppose que la traduction n'est qu'une opération de *remplacement* : un système linguistique disparaît pour laisser la place à un autre ; le transfert lui-même reste alors invisible tout aussi bien que son agent ; ils s'évanouissent tous les deux sans laisser de trace. Le caractère idiomatique de la langue cible qui prime dans cette approche, permet d'abolir également le rapport de temps entre un avant et un après, le transfert étant toujours situé avant la production du produit fini, i. e. le texte traduit.

Comme déjà mentionné, la stylistique comparée est une méthode qui relève d'avantage de langue que de parole. C'est seulement à partir des années soixante-dix que la parole commence à constituer le champ privilégié de la traduction.

PAROLE

Si Saussure met entre parenthèses la parole, d'autres linguistes prennent la relève : Benveniste étudie le discours et fait la distinction entre l'énoncé et l'énonciation ; Jakobson propose les actes de communication verbale et leurs fonctions ; Austin et Searl théorisent les actes de langage en identifiant les forces locutoire, illocutoire et perlocutoire.

En traduction, l'apport linguistique est encore une fois très fertile. Peter Newmark distingue la traduction sémantique, centrée sur le contenu, et visant la fidélité à la signification contextuelle, et la traduction communicative qui a pour but de reproduire le même effet que l'original. Ce n'est plus la langue cible qui prime mais le destinataire qui acquiert un rôle important. Théoriquement parlant, la dynamique traditionnelle et duelle entre auteur et texte//traducteur et traduction cède la place à un modèle de communication tripartite incluant auteur – traducteur – lecteur, chargé chacun à son tour de produire, de reproduire et de décoder un message contextualisé.

Mais c'est l'école interprétative qui s'impose dans les années soixante-dix avec la théorie du sens. Danica Seleskovitch et Marianne Lederer de L'ÉSIT (L'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs), mettent de l'avant une théorie inspirée de la pratique de l'interprétation de conférence. Rien de surprenant qu'il s'agisse d'une école de pensée basée sur l'intention communicative du langage, communication qui circule de manière linéaire entre trois pôles : émetteur – message – récepteur.

Il est clair que cette approche théorique s'est avérée hautement productive dans l'enseignement de la traduction pragmatique. En insistant sur l'efficacité de la communication – l'objectif maximal de toute traduction spécialisée –, le transfert interlinguistique se transforme en une chaîne de communication facilitant le passage du producteur au récepteur. Cette fois-ci, le traducteur s'efface derrière le message, message qui est compris dans la langue A et ensuite restitué de manière lisible dans la langue B. Le message est ainsi livré en fonction du contexte de réception et du besoin ponctuel du destinataire ciblé.

Si la théorie du sens semble inappropriée pour aborder le domaine littéraire puisqu'il serait impensable de limiter le texte littéraire à un simple message, elle y trouve quand même sa place légitime en ce qui concerne l'adaptation – type de traduction qui encourage l'oubli de la forme au privilège du contenu. La phrase connue de Seleskovitch « Les paroles s'envolent, leur sens subsiste »² justifie en effet la pratique traductive en tant qu'extraction du contenu du texte littéraire, contenu malléable, transposable dans un contexte plus familier du lecteur. Réduire la distance, effacer la différence, négliger la forme au nom des besoins et des goûts du public récepteur – voilà en résumé les objectifs de l'adaptation.

Au-delà de ses limites, l'apport de la théorie du sens à la traduction littéraire reste quand même important, car cette approche rend compte de la nature dynamique du processus de traduction lui-même et non seulement du produit – son résultat –, en mettant l'accent sur la complexité du travail intellectuel accompli par le traducteur, sur ses prises de décisions, des stratégies qu'il adopte en cas de difficulté et des méthodes de travail qu'il élabore. C'est la génétique des traductions qui rend justement visible ce long et parfois tortueux processus de transfert avec l'analyse des différentes versions, des modifications, des hésitations et des ratures laissées par le traducteur. D'un autre côté, le protocole de verbalisation³ – issu du mariage entre la traductologie et la psychologie cognitive – vise à examiner les opérations mentales du traducteur, en prenant en compte ses propres commentaires enregistrés sur un support écrit, audio ou audiovisuel.

La théorie du sens est, certes, axée sur la lisibilité du message traduit, sur l'efficacité de la communication et sur le contexte cible. Mais théoriquement parlant, elle ouvre un nouvel espace de réflexion qui permet de mieux comprendre le

² « Préface » à Lederer *La traduction simultanée*, p. 7.

³ Connue sous son appellation anglaise *TAP* (*Think aloud protocol*).

processus de traduction dans sa complexité. Mais si le remplacement prôné par les adeptes du comparatisme limite la réflexion aux automatismes linguistiques, l'école interprétative propose une approche mettant en valeur les mécanismes mentaux qui rendent le transfert possible et qui s'inscrivent dans la durée. Le *remplacement* prôné par les comparatistes s'accomplit de manière instinctive et instantanée, alors que le *processus*, lui, se déploie dans un certain laps de temps. Pourtant, la lacune reste la même : dans les deux cas, le rapport à l'origine, à son inscription dans un temps antérieur, disparaît. Ce qui reste c'est la trace du travail intellectuel qui aboutit à une mise en forme définitive du texte traduit. Mais contrairement au comparatisme qui défend les formes linguistiques figées, réduisant ainsi la marge de manœuvre dont peut bénéficier le traducteur, l'approche interprétative fait preuve de plus de souplesse tout en relativisant la démarche traductive qui doit avant tout correspondre aux besoins du client (le cahier des charges) et du récepteur anticipé.

Étant donné que la théorie du sens met l'accent sur le récepteur situé dans un temps et espace, il est maintenant facile d'élargir ce contexte et d'aborder la traduction dans son lieu social.

L'INSCRIPTION SOCIALE DE LA TRADUCTION

Qu'elle soit un remplacement de langue ou un processus mental, toute traduction s'inscrit d'abord dans un contexte social, et cela à plusieurs niveaux : du point de vue de la production, de la réception et de la perception générale de tout ce qui la touche de près ou de loin. Le social pénètre donc dans toute activité d'écriture : le texte exprime un rapport au monde, inscrit dans son espace fictionnel l'élément social et en propose une interprétation qui peut appuyer l'état du monde, le confronter, critiquer ou transgresser. C'est la sociocritique qui étudie ces questions en explicitant les rôles que les différentes médiations ont à jouer dans l'accomplissement du passage entre le social et le textuel. Une de ces médiations est incarnée bien évidemment par la traduction.

En effet, il est impensable aujourd'hui de percevoir la traduction en dehors des facteurs sociaux. Dans une traduction se reflètent les discours, les idéologies, les valeurs qui prédominent dans une société donnée, dans un moment historique précis. C'est-à-dire que les réalités sociales modèlent réellement la manière de traduire.

Si la théorie de la réception ou l'esthétique de la réception élaborée par H.R. Jauss et W. Iser, appelée également « l'école de Constance », s'occupe à la fin des années soixante de la réception des textes littéraires, la théorie du polysystème proposée par I. Zohar et G. Toury s'impose en études traductologiques dans les années soixante-dix. Il s'agit d'un important tournant puisque jusqu'alors, la traduction a toujours été considérée comme une activité de nature purement linguistique. C'est particulièrement la théorie postcoloniale (an. 89-90) qui a fait dévoiler la « face cachée » de l'activité de traduction qui a joué un rôle plutôt néfaste tout au

long de la colonisation. La traduction en tant qu'enrichissement de la culture cède ici la place à la traduction qui déforme, détruit et dévalorise la culture de l'autre, ici des pays colonisés.

La théorie du polysystème s'occupe de la traduction en tant qu'activité sociale au service des formes de pouvoir en place, en harmonie avec les discours sociaux dominants. Plus précisément, elle permet de saisir et d'expliquer la dynamique existant entre la traduction et la société d'accueil, entre le corps étranger et la communauté régie par un ensemble des institutions. Pour maintenir son unité et sa cohérence, tout société réceptrice déploie normalement des stratégies qui lui permettent d'intégrer les éléments extérieurs sans trop s'exposer au risque, sans exposer le « nous » collectif à un éclatement ou à une discorde.

Parmi ces stratégies, on compte d'abord le rejet du texte étranger (stratégie la plus drastique), la marginalisation (stratégie plus douce qui maintient le corps étranger un peu à distance), ensuite, l'assimilation, l'adaptation et la transformation (différentes manières de recycler), et, finalement, la consécration ou la canonisation du texte étranger (changement radical de statut) – stratégies qui s'appuient toutes, à de degrés différents, sur une forme de pensée collective constituant un véritable système d'interprétation du monde.

De manière plus vaste, la théorie du polysystème rend compte des mouvements et des déplacements des textes littéraires, ainsi que de la dynamique qui anime les rapports entre différents systèmes littéraires. Il ne sera plus question de discuter d'un texte traduit sans évoquer le contexte exact de mise en contact. S'agit-il de deux cultures et langues majeures ? Ou plutôt d'un rapport asymétrique ? Le texte étranger vient-il de la périphérie ou du centre ? Parle-t-on d'un pays de la traduction ou d'un pays d'appropriation ? Chaque cas est alors distinct et éclaircit le rapport qu'une société entretient non seulement avec la traduction mais aussi et surtout avec l'altérité.

Dans l'ouvrage d'Annie Brisset *La sociocritique de la traduction*, consacré au phénomène des adaptations théâtrales produites au Québec entre 1978 et 1988, moment historique marquée par la Révolution tranquille, on voit comment l'effacement de l'altérité correspond aux exigences idéologiques de l'époque visant à construire l'identité nationale des Québécois. L'appropriation de l'autre permet de fonder sa propre littérature, et au-delà, de sa propre institution, tradition et identité.

De même, la traduction dans la Russie post-révolutionnaire reflétait les préoccupations idéologiques de l'époque. Non seulement les textes étrangers étaient sélectionnés en fonction de leur adaptabilité aux impératifs du jeune État soviétique mais ils étaient transformés en guise d'éducation des masses. Nora du dramaturge Ibsen devient une défenderesse des intérêts du prolétaire, alors que les protagonistes noirs de Twain incarnent l'asservissement des travailleurs exploités. Les traductions publiées ne pouvaient qu'appuyer l'idéologie communiste.

Ces deux exemples détruisent en même temps le mythe de l'invisibilité du traducteur, ou plutôt modifient la définition de la transparence. Ancré profondément

dans son contexte historique et socio-économique, le traducteur endosse le « nous » collectif, se fait porte-parole de la société, défend les valeurs de celle-ci et reste gardien de la stabilité. Par son travail qui atténue normalement le choc entre le soi et l'autre – surtout là où la différence culturelle est prononcée –, il maintient l'ordre, la tradition et la continuité. Il respecte donc le contrat social tout en serrant le lien qui le lie au public récepteur.

Ce lien se crée aussi à un autre niveau, institutionnel, puisque la traduction comme toute autre activité professionnelle fait partie d'une institution qui l'encadre et régularise. La traduction n'est pas un simple transfert interlinguistique se produisant dans un lieu vide. Elle ne se limite pas non plus à une communication entre Émetteur et Récepteur. Il s'agit d'une activité plus vaste, inscrite dans le contexte social qui met en scène une collaboration entre différents actants professionnels qui participent au réseau de collaboration : client, donneur d'ouvrage, récepteur, lecteur, critique, chercheur, distributeur, libraire, bibliothécaire, informaticien, etc.

Sans ce réseau professionnel qui met en marche le travail et le réalise jusqu'au bout, les traductions resteraient dans les tiroirs, inconnues du large public. C'est la communauté professionnelle qui dicte finalement quoi, quand et comment traduire : c'est elle qui encadre le traducteur en lui indiquant les normes à respecter puisque tout écart risque d'introduire le sens indésirable ou d'ébranler l'ordre établi. Quand le texte source parvient enfin au récepteur étranger, il est remanié et adapté en fonction de la matrice de la société cible.

La composante sociale faisant intégralement partie de la traduction montre que le traducteur est au service de la société cible et non pas nécessairement au service de l'auteur lui-même. Si tel est le cas, c'est parce que le rôle professionnel qu'endosse le traducteur exige de lui de représenter, de parler au nom de la collectivité. La *doxa* pèse lourd, mais la transgression peut coûter encore plus cher : perte de contrat, conflit avec les pairs ou critiques féroces. C'est pourquoi sont plutôt rares les traducteurs qui osent introduire des changements à l'intérieur de l'institution littéraire, transformer la perception professionnelle et sociale de la traduction, travailler à accroître la réputation de ceux qui osent innover.

Mais la situation change puisque le contexte socioculturel se transforme de plus en plus rapidement dans les sociétés modernes. Ce contexte devient en effet de plus en plus complexe, dynamique, diversifié et fragmenté. Dès lors, penser la traduction en fonction d'une communication professionnelle stable, fluide et consensuelle, risque de négliger de nouvelles réalités qui se manifestent : les textes multilingues de plus en plus fréquents, les pratiques littéraires diversifiées (l'auto-traduction), l'espace textuel éclaté (littérature d'exil) ou l'hybridité de genres (bio-fiction). Sans parler de la traduction dans le contexte global (localisation) ou de la traduction dans le cyberspace (technotexte). Les rencontres littéraires inusitées, inédites, mettant en contact des cultures qui ne se sont jamais fréquentées, peuvent éventuellement réorganiser le mode de traduction habituel.

La traduction en tant qu'activité professionnelle inscrite dans une réalité sociale met en lumière le fonctionnement du monde de la traduction du point de vue de la société réceptrice qui décide d'insérer un texte étranger dans la circulation littéraire locale et qui gère l'ensemble de la production littéraire, qu'elle soit domestique ou extérieure. Il s'agit d'une approche théorique objective et descriptive qui cherche à comprendre comment on sélectionne, diffuse et reçoit un texte écrit à l'origine dans une autre langue. Le transfert s'accomplit par le biais de la communication professionnelle qui régularise la manière de traduire et impose un comportement normalisé à tout individu chargé de traduire. C'est-à-dire que le traducteur n'est jamais encouragé à prendre l'initiative d'innover, à remettre en question les normes ou interroger la tradition. Il s'avère un agent soumis aux règles du jeu, s'inscrivant docilement à l'ordre du discours et représentant l'harmonie de la voix collective.

Il est évident que le transfert lui-même reste de nature linguistique, précédé par un travail de réflexion, issu d'un processus mental complexe ; par contre, la théorie du polysystème attire notre attention sur la composante sociale, la collectivité qui co-écrit en quelque sorte la traduction au nom d'un consensus collectif qui maintient l'ordre social.

Le traducteur qui s'assume en tant que sujet autonome et distant par rapport à ses appartenances – voici l'objet de la réflexion inscrite dans l'herméneutique. Il s'agit d'un autre déplacement important qui accorde une grande importance à la position critique individuelle qui, au lieu d'appuyer le savoir doxique, le remet en question.

L'AXE HERMÉNEUTIQUE

L'abandon de la vérité au XIX^e siècle au nom de la signification provoque un changement paradigmatique au sein des sciences humaines. L'éclatement de l'unité du monde, l'écroulement des hiérarchies rigides du passé, la critique des grands récits fondateurs permettent l'avènement des méthodologies valoriseront la position subjective et non la vérité absolue ; le sujet situé historiquement et non un sujet métaphysique précédé par une présence quelconque (Logos, Dieu, Raison, Nation, Langue, etc.) ; l'inachèvement du savoir et non le savoir universel et atemporel.

On peut dire que c'est Luther, traducteur biblique et auteur de la Réforme, qui est le premier herméneute. Il décide de rejeter les dogmes du Vatican et la parole divine, et décide de traduire la Bible à ses contemporains dans la langue vernaculaire pour que le texte sacré leur soit accessible selon leur niveau d'éducation et compréhension. Son geste marque une coupure radicale dans le domaine de la traduction biblique, coupure qui met l'accent sur l'aspect humain de la traduction. Selon lui, il est impossible de saisir toute la portée du texte, l'ensemble de son sens, comme il est impossible d'imposer une seule interprétation.

De toute façon, l'herméneutique présuppose le retour constant aux textes du passé qui sont continuellement réinterprétés. Les langues évoluent, les réalités socio-historiques changent et les connaissances avancent. D'où la nécessité de reprendre l'héritage littéraire et de le retraduire. C'est justement dans ce geste de reprise et de retraduction que se manifeste l'historicité du sujet, sa finitude et ses incertitudes, geste profondément inscrit dans l'expérience humaine la plus concrète, la plus tangible. La démarche herméneutique présuppose aussi que le questionnement soit le moteur de tout acte d'interprétation, de traduction ou de réception. Il s'agit d'une exigence éthique car elle implique l'investissement du « je » du traducteur qui, tout au long de son travail, vérifie les opinions reçues, questionne le mode de penser et se choisit librement. Ce type de questionnement alimente du même coup la version traduite qui devient enrichie, augmentée par l'ensemble des préoccupations qui stimulent ou tourmentent le traducteur.

L'herméneutique est un mode de réflexion non linéaire qu'on ne peut pas associer à la communication centrée sur le récepteur et la livraison efficace du message. Au contraire, elle soulève le problème du sens qui est toujours distant, multiple et incompréhensible jusqu'à un certain point, mais qui, après tout, débouche sur une interprétation d'emblée partielle et incomplète. Cette interprétation fait partie d'un processus infini dans lequel le sujet traduisant est investi, processus qui réunit le passé, le présent et l'avenir. Autrement, tout ce qui vient du passé enrichit le présent et ouvre la porte vers l'avenir.

L'apport de l'herméneutique moderne au projet critique proposé par Berman dans son ouvrage publié à titre posthume *Pour une critique des traductions : John Donne*, amène un éclairage nouveau sur le texte traduit qui contient en lui-même une signification indépendante de l'original. En analysant la version traduite, il est possible de saisir qui traduit, de quel point de vue, ce qui veut transmettre, quel est son projet de traduction, quelles visées il poursuit et quel est son rapport à l'original (intimidation, hostilité, admiration, jalousie, mépris, etc.)

Outre le rapport qui lie le sujet traduisant à son projet de traduction, il existe un autre lien important selon la perspective herméneutique : la traduction existe en tant que fragment faisant partie d'un ensemble plus vaste qui englobe l'original, les traductions précédentes et le travail interprétatif déjà accompli. Cela veut dire que la traduction ne remplace jamais l'original ; elle entretient plutôt une relation avec lui, le complète et montre en même temps ses propres lacunes. D'un autre côté, toute nouvelle traduction ou retraduction ne fait pas disparaître celles qui l'ont précédée. En réalité, la traduction laisse une trace durable dans la culture, tout en ouvrant le potentiel interprétatif de l'original.

Ainsi, la traduction est située dans une tradition qui se renouvelle grâce à l'effort critique constant fourni par des individus qui pensent, qui essayent de se comprendre et de comprendre le monde, autrement, des sujets engagés dans un travail de questionnement, qui refusent d'obéir à l'ordre du discours, aux normes imposées par l'institution ou aux goûts du public. Un tel travail permet au traducteur

de se révéler à soi-même en réfléchissant sur ses propres modes de penser et d'agir, et en critiquant l'état du monde.

Sans aucun doute, il s'agit d'une seule approche théorique qui légitime la critique, l'innovation et la transgression en traduction. Elle introduit donc une coupure dans la représentation du traducteur parce qu'elle permet de réinventer le métier, de s'appuyer sur l'écriture, d'anticiper le lecteur lointain, non immédiat, autrement, de construire un interlocuteur potentiel, différent du lecteur contemporain, de décloisonner les langues, de mettre en scène l'errance du sens et d'ouvrir des passages inédits vers d'autres modes de dire et de représenter.

CONCLUSION

La traduction est avant tout un transfert interlinguistique mettant en contact deux textes, deux langues et deux cultures. La composante linguistique est donc incontournable. Si le comparatisme d'inspiration structuraliste valorise le remplacement d'un système linguistique (langue de départ) par un autre (langue d'arrivée), l'école interprétative ou la théorie du sens introduit l'acte de communication auquel participe l'émetteur et le récepteur, tous deux faisant partie de cet acte. Dans le premier cas, le traducteur remplace le code linguistique, alors que dans le deuxième, il reçoit, décode et reformule le message dans un autre idiome.

La théorie du polysystème, par contre, démontre l'importance de la composant sociale qui influe sur la manière de traduire. L'institution qui encadre le travail du traducteur lui impose un comportement professionnel adéquat et en accord avec les discours sociaux en vigueur. Pour que l'institution fonctionne sans entrave, aucun actant n'a le droit d'enfreindre les règles du jeu. Et ces règles exigent que le traducteur soit inférieur à l'auteur (producteur) et qu'il collabore de manière la plus effacée au transfert lui-même. C'est pour cette raison que les traducteurs osent rarement défier les normes de traduction considérées comme allant de soi, impossibles à transgresser. La perception sociale de la traduction va exactement dans le même sens : Qui, par exemple, lit les préfaces des traducteurs qui osent écrire quelque chose en leur propre nom ?

Quant à l'herméneutique, elle valorise le traducteur en tant qu'individu situé historiquement, socialement et linguistiquement, qui reste fondamentalement confronté par sa finitude. Le sujet traduisant est une composante qui acquiert une importance grandissante étant donné que nombreuses sociétés deviennent de plus en plus hétérogènes et que les pratiques textuelles se démultiplient en déjouant les canons, les rôles professionnels et les langues mises en contact dans un espace littéraire. Cela provoque toutes sortes de stratégies de brouillage qui remettent en question le fonctionnement de l'institution. Par exemple, dans l'autotraduction, il est question d'un double brouillage : l'auteur change de statut parce qu'il devient à la fois producteur et reproducteur, et l'original perd son authenticité et son autorité

vis-à-vis la traduction étant donné que les deux versions sont écrites par la même personne. Dans le cas des projets de traduction novateurs qui frôlent délibérément la création, il est même difficile de comprendre le rôle assumé par le traducteur. André Markowicz, traducteur français d'origine russe qui s'est attaqué à l'œuvre de Dostoïevski, Tchekhov et Pouchkine, traduit non seulement des versions consacrées mais aussi tous les manuscrits d'un écrivain pour mettre visible le processus de l'écriture lui-même auquel se greffe la traduction, une sorte d'extension dans le temps et dans l'espace. Il lui arrive aussi de visiter une librairie, de demander un exemplaire de sa traduction pour y apporter manuellement des modifications. Drôle de brouillage du principe de différenciation – comme disait il y a longtemps Bourdieu – qui choque, qui provoque et dérange. Une démarche traductive en effet unique, originale, difficile à classer. Mais elle ouvre certainement ce champ d'activité à un éventail de pratiques qui se manifesteront au rythme des changements, des déplacements et des interrogations que nous impose le monde contemporain en pleine transformation.